Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 8

Artikel: L'esprit de Pailleron
Autor: Pailleron, Edouard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225140

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Madame, qui se trouvait rajeunie d'au moins quarante ans et à laquelle le port de pantalon donnait une énergie nouvelle, se souvint subitement qu'un médecin consulté autrefois lui avait conseillé de faire de la gymnastique, avant de se mettre au lit. Elle ne prit jamais ce conseil bien au sérieux, mais, ce soir-là, son mari, qui regardait le spectacle d'un œil plus amusé que charmé, la vit agiter les bras, les jambes, faire du pas cadencé tel un grenadier de la garde impériale d'antan, et se perdre en flexions du corps dans tous les sens, comme si elle avait voulu rivaliser avec les membres de la société des « Amis-Gymnastes ». Après avoir suivi des yeux, durant environ un quart d'heure, ces exercices olympiques, M. Bongarçon put encore, avant de mettre à ronfler aussi fort qu'une trompette de Jéricho, murmurer doucement :

— Les médecins prescrivant de la gymnastique aux dames devraient toujours ajouter « exécution en costume-pyjama », l'ordonnance ayant ainsi infiniment plus d'attrait et de chance d'être suivie !

Voyant son mari fermer les yeux, Lydie Bongarçon jugea qu'elle avait également bien mérité un peu de repos et, très fière de son pyjama, gagna son lit à petits pas.

Un peu après une heure du matin, le bruit inusité que faisait son mari la réveilla. Les ronflements de celui-ci avaient perdu leur cadence monotone ; ils étaient fréquemment interrompu par des sons qui ressemblaient fort à des imprécations. Et puis, notre ami de Morges se tournait et se retournait constamment dans son lit, comme si les restes d'une « fondue » trop copieuse chicanaient son estomac. N'y tenant plus, la brave Lydie fit de la lumière et demanda à son mari ce qui le travaillait ainsi. Celui-ci, en se réveillant tout à fait, poussa un formidable « nom de tonnerre ! J'en ai assez de ton bougre de « pizama », et, rageusement, enleva le pantalon et le lança d'un geste de dépit dans la direction du lavabo. En tombant, le vêtement renversa un verre à eau qui se cassa sur le parterre avec fracas. Et comme dans la chambre voisine on entendait des voix aigres protester énergiquement contre ce qu'elles taxaient « d'infernal chambard », M. et Mme Bongarçon, tout intimidés, jugèrent prudent d'éteindre la lumière et d'attendre le matin pour épiloguer sur le fâcheux incident.

A leur réveil, vers les 6 heures, Madame Lydie s'aperçut sans grand discours qu'il y avait incompatibilité entre son mari et le « pizama », le premier reprochant amèrement au second de l'empêcher de dormir, parce qu'il ne pouvait plus suffisamment écarter les jambes, ainsi qu'il y était habitué. Afin de parer à ce contretemps, il fut convenu que l'on achèterait une chemise de nuit dans un magasin de Bâle.

— Mais, ajouta Mme Bongarçon, le « zour » on « réduira » la « semise » dans la valise et on laissera le « pizama » sur ton lit pour que l'on « sasse » qui nous sommes.

Ainsi fut fait tant que dura le voyage à travers notre beau pays.

Aimé Schabzigre.

MAUVAISE HUMEUR

LES médecins comme les pasteurs sont appelés auprès des malades à toute heure du jour et de la nuit. C'est le devoir de leur vocation. Mais il est des cas où l'on ferait bien mieux de ne pas les déranger dans leur repos.

Une nuit, un docteur qu'on avait dérangé à minuit pour un bobo insignifiant entend de nouveau sonner la clochette.

— Qu'y a-t-il ?... s'écria-t-il avec colère.

— Docteur !... vite ! vite !... il y a que mon fils vient d'avaler une souris !

— Eh bien ! faites-lui avaler un chat... et laissez-moi dormir ! fit le docteur en éteignant la lumière.

ON EN VEUT POUR SON ARGENT !

I

La vie est dure, évidemment,
Chacun de nous pour le moment
Calcule, car les temps sont graves,
Au restaurant, quand par hasard
On s'en va faire un Balthasard
On veut du Sauternes, du Graves.
Des hors-d'œuvres et des rôtis
Vingt plats attrayants et gentils
Des légumes et des salades
Au point de s'en rendre malade,
Des fromages, des fruits divers
De crème ou de glace couverts,
Que le gérant, en fin de compte
Vous fasse dix pour cent d'escompte...
C'est pas que l'on soit exigeant
Mais on en veut pour son argent !

II

Allez-vous chez votre docteur
Lui dire : « Quelque pesanteur
Me tient au creux de la poitrine,
J'ai toujours soif, pas assez faim,
Je me sens « tout patraque », enfin
J'ai trop souvent l'humeur chagrine. »
S'il vous dit d'un air important :
« Mais, vous semblez très bien portant ! »
Vous blâmez cette inconvenance
Et réclamez une ordonnance.
Vous voulez être au moins grippé.
Fiévreux, cachectique, éclopé,
Goutteux, hémophile, asthmatique,
Cardiaque ou diabétique...
C'est pas que l'on soit exigeant
Mais on en veut pour son argent !

III

On paie en tout temps à l'Etat
Des sommes, des impôts en tas.
C'est vraiment un lourd sacrifice :
Salaires, intérêts, mobilier,
On ne peut que se résigner,
Le receveur fait son office.
Mais au moins, lorsque nous allons
Chez lui, qu'il ouvre ses salons.
Et qu'encore il nous débarrasse
De notre chemise avec grâce.
Qu'il nous offre l'apéritif.
Un cigare... définitif
Et nous laisse quand notre œil brille
Embrasser sa femme et sa fille...
Ce n'est pas que l'on soit exigeant,
Mais on en veut pour son argent !

P. M.

EN RODAGE...

VOUS connaissiez certainement la chose... mais pas le mot ! C'est même étonnant qu'il ait mis aussi longtemps à naître. Parce qu'enfin, on ne se fait pas faute de forger de nouveaux noms quand on en a déjà à disposition. Pensez, par exemple, aux gens qui disent « visionner » pour voir, ou bien, lorsqu'ils parlent politique, affirment qu'il est impossible de « solutionner » tel ou tel problème... formidable !

Mais, pour exprimer ces mœurs si communes à notre époque, cet état d'esprit du monsieur ou de la dame se promenant sans but défini, simplement pour le plaisir de faire du chemin, de manger des kilomètres, on restait absolument désarmé. Ou alors, on était réduit à user de périphrases laborieuses qui, finalement, ne traduisaient qu'imparfaitement cette maladie implacable...

Le plus souvent, sa pérode d'incubation est de six jours. Chez certains sujets, elle peut même se réduire à quelques heures ! Mais ni les uns, ni les autres ne réunissent à s'en débarrasser. Et pourtant, ce ne sont pas les remèdes qui manquent ! Les médecins sont absolument impuissants à enrayer le mal. Aussi, ils n'essaient même pas. Ils laissent cela à de grandes compagnies privées ou officielles qui s'en sont fait une spécialité. Comme le mal est chronique et incurable, il représente une source de revenus qui ne sont pas à dédaigner.

C'est sous la forme de comprimés en carton que le remède se vend. On peut même en acheter en vulgaire papier, généralement colorié... mais la cure est moins longue ! Ça s'appelle des « billets sport » ou des « tickets de tram ». Comme toutes les potions qui se respectent, on doit les prendre à certaines heures et les ingurgiter tout de suite. D'ailleurs, jointes au mode d'emploi (Lausanne-Echallens, par exemple) on lit la déclaration : « valable un jour ». Et l'on est copieusement « agité » pendant l'emploi.

Ceci, c'est pour les gens aux modestes appointements.

Pour ceux qui disposent d'un certain capital, on a trouvé mieux, beaucoup mieux ! Là, pas besoin de comprimés, pas d'heures fixes, ni même de modes d'emploi... secoués. Non ! La liberté sur toute la ligne... et les amortisseurs !

Aussi, il fallait s'y attendre, ce ne sont que des spécialistes qui s'en occupent. Ils vous livrent l'appareil en ordre de marche et y collent à l'arrière, bien en vue, une large étiquette :

« En rodage. Veuillez dépasser. »

Dès lors, vous pouvez y aller; à grands coups de volant et de pédales, à gauche, droite, en avant, en arrière. Et les gens, avertis par l'affiche, s'écartent rapidement de votre chemin.

Vous êtes en « rodage » ! Et vous avez tout loisir de donner libre cours à la terrible infirmité... jusqu'à ce que mort s'en suive ! !

Au temps des cannes, des souliers cloutés et des feutres aux larges bords, on appelait ça: vagabondage ! Mais ça n'allait pas assez vite et la maladie empirant, il a bien fallu trouver autre chose. Maintenant, c'est fait. On a découvert le vaccin...

Pour moi, qui n'ai ni auto, ni moyen de transport ultra-moderne, je parcours en flânant au long des rues de Lausanne, jetant un coup d'œil curieux sur les étalages des boutiques, trouvant nos petits commerçants très intéressants. J'appelle cela « lausanner ». Ce n'est pas moi qui ai trouvé le mot.

P. S. — Un garagiste de mes amis à qui je viens de parler de la chose, s'est entêté à me prouver qu'il ne s'agissait pas du tout de cela. Il m'a fait des dessins, m'a parlé de bielles, de pistons, d'usure de coussinets et du « jeu » obligatoire de différents rouages, etc., etc., enfin, je n'y ai rien compris et... je persiste malgré tout à trouver mon explication plus simple et plus juste ! ! !

Benj. Guex.

L'ESPRIT DE PAILLERON

CANDIDAT à l'Académie, Edouard Pailleron, célèbre depuis l'immense succès, en 1881, du « Monde où l'on s'ennuie », commençait par Renan la série de ses visites obligatoires. A peine est-il introduit dans le cabinet de l'illustrie écrivain, que ce dernier se lève et du ton le plus affable :

— Prenez donc une chaise, cher monsieur, dit-il.

— Oh ! pardon, maître, riposta Pailleron, mais ce n'est pas une chaise que je suis venu vous demander : c'est un fauteuil !

—o—

Sollicité d'inscrire quelques vers sur un album mondain, l'auteur de l'*Etincelle* improvisait aussitôt ce quatrain, inspiré par un sentiment de modestie, louable sans doute, mais trop exagéré pour être parfaitement sincère :

Quelques vers sur un bout de papier ? Je veux bien!
Mais voulez-vous le fond de ma pensée intime ?
Blanc, ce bout de papier valait presqu'un centime :
Maintenant il ne vaut plus rien !

—o—

Peu de jours avant de mourir, il déjeunait avec Félix Duquesnel chez des amis communs, et comme il reprochait au critique du *Gaulois* d'a-

voir eu, dans un article récent, la dent un peu dure pour lui :

— J'ai trouvé vos dernières saynètes, répondit Duquesnel, indignes de l'*Etincelle* et du *Monde où l'on s'ennuie*...

— Croyez-vous, réplique Pailleron, que les dernières pommes soient les meilleurs fruits du pommier ?

— Les dernières pommes ? fit le critique. Mais le pommier est en pleines fleurs !

— Vous comptez sans la grêle, termina tristement Pailleron.

Il se sentait déjà touché...

MARCHE !... ON TE SUIVRA ! 8

Foularoud restait sans mouvement, stupide. Il attendait mieux que de la sympathie.

— On a bien pitié de toi, mon pauvre Ulysse, mais tu en as trop fait par là... Ça se paye une fois ou l'autre...

Le Tabou esquissa un geste qui repoussait cette pitié-là. C'était de la confiance qu'il voulait. Il en avait soif comme l'aveugle a soif de lumière. Ah ! rencontrer des yeux qui vous croient, et non pas ces regards fuyants, ces expressions dérobées, ces mépris cachés... Foularoud baissa la tête, écrasé par la fatalité. Pour la première fois, il portait lourd le poids de sa vie passée... On l'avait trop vu couché dans le ruisseau, ou titubant, pour lui donner raison contre Tintinet, homme dur, mais droit, rangé, respectueux de ce qu'il faut respecter... Le pauvre Foularoud avait commis tant de farces dans le village, si bien dilapidé son bien, tant de fois rossé sa femme, jeté ses enfants dehors en pleine nuit, injurié les municipaux, accusé le tiers et le quart de ses malheurs !...

Ayant sombrement réfléchi à ces choses, Foularoud dit :

— Donne-moi un bout de papier...

Et penché sur la table, le cerveau surchauffé, il composa des pamphlets, il dressa des réquisitoires, il stigmatisa les vices humains. Ses doigts malhabiles tremblaient. Souvent, la plume éclaboussait de l'encre... La nuit était descendue comme un rideau. Sous la lampe allumée, les objets avaient un air triste...

— Cette loque de Tintinet !... fit soudain la voix du Tabou, une voix de râle. Avec une telle conviction que sa femme tressaillit. Cette voix l'avait émue. Peut-être, après tout, son mari était-il innocent ?... Le monde est si méchant, si enclin à piétiner les faibles... Pourtant, ce sentiment ne dura guère. Malgré son chagrin, la femme de Tabou croyait en effet aux apparences. Elle respectait les redingotes, les fontaines débordantes marquées au nom de leur propriétaire, les trousseaux de bonne toile, la fortune de Tintinet. Elle gémit simplement :

— Mon Dieu !... La vie, quel tabernacle !...

Puis, pratique :

— Vois-tu, Ulysse, le moment n'est pas au découragement... On ne peut pas lutter contre les gros... Inutile ! Fais tes quarante jours. Ne remue pas tant de cette bile.. Après, également, on n'y pensera plus. Tu boiras un peu moins et...

Mais Foularoud lui coupa la parole :

— C'est bon !... Quand on est innocent, on ne paye rien, ni en argent, ni en jours de prison... Il s'agit de trouver une autre solution...

— Laquelle ?...

Foularoud ne répondit pas. Sa fille aînée, une enfant maigre, frisée, montée sur de hautes jambes, venait d'entrer, essoufflée:

— J'ai vu un gendarme par le village..

— Où ?...

— Devant la fontaine à Colas..

Foularoud lança :

— Oh !... il ne me peut rien avant demain matin...

Puis, soudain, il éclata en gros sanglots qui lui secouaient les épaules. Ainsi donc, maintenant, un homme avait le droit de lui dire: Au nom de la loi, je vous arrête !... Avec un frisson, il s'était levé et il était sorti, honteux de sa faiblesse.

César Tintinet était auprès de ses vaches, car il aimait à jeter un coup d'œil dans l'écurie, avant de se coucher, à admirer l'alignement des croupes puissantes. Contre son habitude, il tenait une fourche à la main. Et il songeait. Parfois il se disait : — Tu as mal fait !... Puis, pensant à Prabioud, à ce pré qui lui viendrait bientôt, car enfin, pour l'ivrogne, la déroute finale était là, il s'applaudissait. Les lueurs de la lanterne sourde éclairaient son front, barré d'un pli dur, ses pommettes saillantes, son menton volontaire, son expression toute de violence et de ruse mitigée... La porte s'était ouverte brutalement. A la vue de Foularoud, Tintinet brandit sa fourche :

— Veux-tu filer !...

— Je veux assez filer... Je n'ai que dix mots à dire... Ecoute-moi tranquillement.

Médusé par tant d'autorité, Tintinet abaissa sa fourche.

— Je ne veux pas m'empoigner avec toi, ni mettre le feu à ta baraque. On n'est pas des criminels, nous... On saura finir dignement, comme on a vécu... Seulement, tout ça ne veut pas te profiter : depuis demain, tu seras malheureux, rebouillé, tiraillé... Le remords te sucera le sang, te rongera le cœur... Et le vent te criera : Assassin !... Jusqu'au jour où tu périras de honte... As-tu compris ?... Et ça t'arrivera !... Adieu cochon !

Tintinet n'avait pas fait un mouvement. Déjà la porte s'était refermée.

Dans son corps démantelé, Foularoud sentait pénétrer la morsure de l'aigre bise. Une idée, soudain, redressa son buste penché : jusqu'à demain matin, il était son maître. Il fallait le montrer. N'avait-il pas, dans l'auberge chaude, de vieux amis qui avaient le cœur à la bonne place, qui, mille fois, lui avaient juré une amitié éternelle ?... Un carré de lumière venait, de la salle à boire, se poser sur le pavé froid ; un bourdonnement de ruche affairée attira l'insecte transi... Il entra... Les dos se tassèrent, par groupe ; les bouches se scellèrent; des regards s'abaissèrent... Foularoud sentit descendre sur lui un froid plus cruel que celui du dehors. Interdit, boîtonnant, il s'avança pourtant vers la clarté.

— Eh bien, les amis, fit-il, maladroit, sincère, douloureux... Bélisaire, Bacchus et toi, Bourbaki, on ne me reconnaît plus ?...

Les têtes s'étaient relevées. De partout, on regardait le groupe. Bourbaki grogna, jetant le roi de trèfle sur la table :

— On joue aux cartes !...

— C'est bon !... Au revoir !...

Et Foularoud repartit.

La nuit fut laide, froide. Dans la forêt, le renard glapissait. Et lorsque le matin gris descendit sur la terre, il trouva les vallons blanchis de gelée, les tiges couronnées de minuscules diamants. Dans la grange de Foularoud le vent soufflait à travers des planches disjointes, secouant les toiles d'araignée.

Sur la porte de cette grange, comme au pilier public, une affiche, couverte de grosses lettres mal formées, disait :

Je, soussigné, certifie que celui qui a fait le coup, c'est Tintinet César, plus connu sous le nom de Reculette.

Ulysse Foularoud.

La Louise rentrait de commission et se hâtait. A chaque pas, sa tête oscillait. La malice populaire l'appelait l'Orpington, mot bizarre qui désigne une race de poules anglaises, hautes sur pattes, caquetant sottement, culottées de plumes jaunes.

— Savez-vous ce qui se passe, César ?... interrogeait-elle, à peine arrivée, sans songer à dénouer son châle... Foularoud, eh bien !... il s'est pendu dans sa grange... On le décrochait juste quand je passais... La femme poussait de vrais hurlements... C'était atroce à voir, cette trace rouge autour du cou, ces yeux sortis de la figure. Ces yeux, surtout, grands ouverts... Ils me regardent encore !... C'est impossible à oublier... Ah ! cette boisson cause bien du mal...

Tintinet était devant la fenêtre. Il resta plus immobile qu'un plot.

— Avez-vous entendu ?... demanda la vieille, parlant plus haut.

— On n'est pas sourd !...

— Décidément, il devient trop excentrique !... pensa la servante, quand son maître fut sorti. Il faudra que je me cherche une place pour le printemps...

Le vent hurlait en dément, tordait les dernières feuilles, ployait les arbres, jetait les blouses de grosse toile bleue par dessus les têtes. Sous un souffle glacial, une grisaille d'hiver accourait de l'horizon, une grisaille de neige, de frimas, de brume, de longs jours sans lumière. Sur les prés abandonnés jusqu'au printemps, les colchiques frissonnaient de tous leurs pétales ; c'étaient les dernières fleurs, ces fleurs au regard intense, qui n'ont pas connu le soleil, mais le cherchent, ne trouvant, pour se réchauffer, que les hêtres aux tons de feu.

(A suivre). *Benjamin Vallotton.*

Bourg-Ciné-Sonore. — « **MARIE** », **Légende hongroise**, qui passe pour la première fois en Suisse en exclusivité au Bourg, est, comme il fallait s'y attendre, prolongée d'une semaine.

Que pourrait-on ajouter à ces quelques appréciations glanées dans nos critiques locales.

«Tribune»: J. R. « Je n'éprouve aucun scrupule pour dire que « Marie » est à plusieurs points de vue le meilleur film de la saison. Annabella joue et vit ce rôle écrasant de « Marie » sans la moindre défaillance, avec intelligence et sensibilité, bref, en très grande artiste »

« Feuille d'Avis »: M. B. « Il y a au Bourg un programme d'une valeur, dont la première partie, faite de documentaires variés, ne le cède guère au film qui en compose la seconde. « Marie » est certainement ce que le cinéma parlant nous a donné de meilleur jusqu'à aujourd'hui. »

« Droit du Peuple » : H. R. « Cette légende hongroise est certainement un chef-d'œuvre cinématographique, personne ne nous démentira. »

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE
HALDIMAND, 11
DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT